10 C^mes LE NUMÉRO — 22e ANNÉE — N° 9 — Liége, 1er Novembre 1893

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. Saive.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS:

Belgique . . . . fr. 3-»»
Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale fr. 5-»»

En ajoutant fr. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Les morts de l'année

1er novembre 1893.

Combien de personnes humaines, combien d'Esprits incarnés ont recouvré toute leur liberté fluidique entre ces deux fêtes des morts : celle de l'année dernière et celle de cette année ! Combien d'hommes qui, momentanément, ne croyaient qu'à la matière et à la cessation de la vie intelligente de l'être ont enfin compris que rien n'est plus vrai parce qu'ils ont pu constater par eux-mêmes cette vérité qu'ils n'avaient pas voulu reconnaître jusque là ! Pourquoi ne l'avaient-ils pas voulu ? Pour des raisons diverses sans doute : les uns par excès d'autoritarisme personnel, les autres par pur servilisme, car l'homme ne se fait pas seulement esclave de la crédulité qu'on lui impose, il se fait et on le fait aussi esclave de l'incrédulité.

L'incrédulité et la crédulité se valent au point de vue moral, l'une et l'autre n'ont en effet rien de commun avec la raison, et il faut que tous les actes humains, que toutes les pensées humaines prennent là leur source ou du moins aillent s'y retremper afin d'être ce que pensées et actes doivent être, car nulle chose contraire à la raison ne saurait trouver auprès de Dieu l'approbation qui lui est nécessaire pour faire son œuvre. Dans cette période de temps beaucoup d'êtres se sont convertis, beaucoup ont cessé de s'égarer et ont pris la voie qui conduit à la vérité. Tous ceux-là n'y sont pas arrivés sans doute, mais tous y parviendront s'ils savent persister dans leur action, ce qu'ils feront bien certainement avec l'aide de Dieu et de leurs protecteurs spirituels, de ces protecteurs que Dieu donne à tous et qui s'enrôlent, chacun à son tour, sous la bannière de la protection fraternelle.

Tous sont à la fois protecteurs et protégés, mais peu importe le rôle, peu importe le rang ; il faut avant tout être utile, il faut accomplir la loi et les devoirs qui en découlent. Les désincarnés doivent connaître la loi dans une certaine partie, dans tout ce qu'il leur est donné d'en comprendre ; ils ne sont pas morts, ils le savent et ils n'ont rien à voir dans toutes les lugubres cérémonies qui sont censées faites pour eux ; ils en recueillent seulement les pensées de bon souvenir, d'amour et de reconnaissance, le reste pour eux n'est que du bruit et un lugubre non-sens. Nous ne voulons pas pénétrer pour le moment tout au fond de ces choses, car nous n'avons en vue ni d'accuser ni de récriminer, et d'ailleurs les portes du pardon et les voies de la miséricorde sont ouvertes pour tous.

Ceux qui font métier et marchandise de ce que l'homme doit avoir de plus sacré, le salut des âmes, le souvenir affectueux et le culte des morts, reviendront de leurs erreurs et recevront à leur tour miséricorde. Ce sont de vieux usages qui semblent dispenser ceux qui s'y soumettent de la prière du cœur et du précieux souvenir de la pensée. On continue de matérialiser le culte, et nous ne voulons pas dire que les dons que l'on fait ainsi ne soient pas un témoignage sincère de souvenir affectueux. Mais il n'en est pas toujours ainsi malheureusement, et parfois on donne plus pour le qu'en dira-t-on que pour ceux dont on semble regretter la perte.

Ce n'est pas toujours la faute de ceux qui

agissent ainsi ni l'indice chez eux d'un mauvais cœur, c'est plutôt la faute de leur ignorance, le résultat de la fausse instruction qu'on leur a donnée. Ce que désirent les morts, ceux d'entre les morts qui se rendent un compte suffisant de leur état, c'est que ceux qui sont corporellement sur la terre s'instruisent des choses du spiritisme afin que le culte des morts s'établisse en esprit et en vérité. Ce n'est pas une substitution au culte divin, bien loin de là, car les morts qui se connaissent sont les plus fervents adorateurs de la Divinité, ils adorent Dieu en esprit et en vérité avec connaissance de cause.

Le culte des morts doit être un culte de tous les jours, un culte tout fraternel, une alliance intime en vue d'une action utile pour tous; le bonheur des morts est d'entrer en relations avec les vivants; pourquoi le bonheur des vivants ne serait-il pas d'entrer en relations avec les morts? Ne sont-ils pas de la même famille? Ne sont-ils pas frères ? Oui, ils le sont et c'est là une fraternité que rien ne peut détruire, car elle doit éternellement exister. Ceux qui ne veulent pas reconnaître cette fraternité au moment présent la reconnaîtront plus tard, la fraternité étant le but naturel et indispensable vers lequel doivent tendre tous les êtres, et tous devant avoir un jour pour devise : hors la charité point de salut.

La charité est la seule voie qui conduise au salut et il n'est point de charité sans fraternité réelle; on n'est charitable qu'envers ceux qu'on traite fraternellement. Dans cette occasion, dans ces jours où les souvenirs des morts vivent d'une vie plus intense chez ceux qui habitent corporellement la terre, que tous les Esprits qui ont quitté la vie terrestre s'unissent pour maintenir ce souvenir dans l'âme des vivants; un effort et cela suffira. Ils seront aidés du reste par ceux d'entre les hommes qui sont imbus des idées spirites et qui ont su bien se les assimiler, ils seront aidés par tous les vrais médiums.

Les médiums qui prennent au sérieux la tâche qui leur est dévolue sont pour les Esprits une véritable providence et c'est pour cela qu'ils ont été envoyés sur la terre ; aussi qu'ils ne se découragent pas si parfois ils n'obtiennent pas tout le succès qu'ils désireraient et sur lequel ils croiraient pouvoir compter, car le triomphe de la doctrine arrivera très certainement et nulle œuvre ne sera perdue dans l'obtention de ce résultat. Le travail marche avec vigueur et persistance, les Esprits désincarnés ne se laissent pas détourner de la tâche pas plus que les incarnés qu'ils inspirent, c'est par leurs yeux que ceux-ci voient ce qu'ils ne peuvent pas voir eux-mêmes ; tous ensemble, poussés par une même pensée de dévouement, suivent la voie tracée sans se laisser détourner. Cela au grand bonheur de tous ceux qui savent et comprennent, au grand bonheur des désincarnés et des incarnés conscients de leurs actions fluidiques, de la force de leurs pensées.

Affermissons l'union entre tous, aplanissons les difficultés de tout genre qu'on nous oppose, plongeons nous avec confiance dans cet océan de pensées régénératrices sur lequel voguent pour atteindre un port assuré les destinées du monde. Soyons-unis par ces indissolubles liens librement acceptés, librement maintenus, qui font notre force et sont notre inébranlable appui.

Prions pour les morts de l'année et pour tous les morts.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

Réflexions et Conseils

DE STAINTON MOSES

Touchant l'avenir du spiritisme et spécialement sur la manière d'éviter les dangers auxquels sont exposés les médiums. (Traduit de son ouvrage: *Higher aspects of Spiritualism*, publié en 1880 (page 116 à 124) par M. L. Gardy, de Genève.

(SUITE)

III. — Il nous reste à voir quelle position nous avons à prendre vis-à-vis du monde extérieur — l'aspect exotérique.

Ici, je serai bref. Je désire avoir le moins possible affaire à ceux qui ne sont pas des nôtres. Je crois que les spirites utiliseront mieux leurs forces en travaillant à leur développement ésotérique, qu'en se donnant du mal pour susciter l'adhésion de la science ou en faisant du prosélytisme sous quelque forme que ce soit. Je ne crois pas que le prosélytisme scientifique ait sa raison d'être pour le moment. Lorsque nous serons parvenus à produire nos phénomènes d'après des règles déterminées bien connues; lorsque nous serons en mesure de les obtenir à volonté, il en sera tout autrement. C'est à cela que nous devrions travailler énergiquement. Mais comme — par la force des choses — nous nous trouvons souvent en face de profanes, nous allons examiner de quelle manière il faut nous comporter avec eux.

En ce qui concerne les cercles publics, j'ai déjà donné mon avis quant aux règles qu'il y aurait lieu d'appliquer ; l'accès devrait en être absolument interdit aux ignorants qui, par leur présence, peuvent être la cause première d'un fiasco. Les Lankasters (prestidigitateurs anti-spirites) devraient être tenus à l'écart et ne pas être admis

aussi longtemps qu'ils n'auraient pas fait la preuve d'un apprentissage suffisant.

Sous ce rapport je rappellerai ce que j'ai déjà dit : c'est qu'on ne se donne décidément pas assez de peine pour perfectionner certaines expériences qui puissent se reproduire en tout temps et en tout lieu pour la satisfaction de ceux qui *voudraient voir quelque chose.* C'est praticable et même assez facile ; rien ne serait plus utile pour asseoir nos phénomènes sur une base scientifique que de travailler à en perfectionner quelques-uns de manière à pouvoir les produire à volonté dans des conditions telles que le doute ne fût plus permis. Je sais bien qu'on me répondra que telle était justement la spécialité de Slade et que — par une juste rétribution — il a été cité un exemple patent de scandale. Je sais cela ; mais je sais aussi qu'il a été accusé très injustement. Lorsque les connaissances se seront tant soit peu élargies, l'ignorance d'un Lankaster ne pourra plus en imposer : la lumière jaillira d'elle-même. Produisons ces phénomènes en assez grande abondance et dans des conditions d'examen convenables et, à ce mal, le remède sera trouvé. Si les médiums publics, au lieu de produire dans l'obscurité un nombre de phénomènes considérable, voulaient se borner à quelques expériences très simples en pleine lumière, cela changerait bien les choses. J'en ai déjà dit assez là-dessus. Qu'il me suffise d'ajouter que le but auquel nous devons tendre avant tout c'est de démontrer :

1° L'évidence d'une force qui n'est pas encore admise par la science et 2° que cette force est contrôlée par une intelligence autre que celle de l'homme. Nous pourrons alors attendre que la science vienne à nous. Rien ne nous oblige à assaillir Burlington House dans le but d'éclairer des gens qui ne s'en soucient pas et qui s'obstinent à présenter notre œuvre sous un faux jour. *Pourquoi nous en occuper?* aurait dit Lord Melbourne. Notre tâche est assez lourde sans nous imposer encore celle de convaincre ceux auxquels leurs connaissances ne permettent pas, pour le moment, de nous comprendre. La même somme d'énergie et de travail judicieusement utilisée nous permettrait d'imposer ce que nous demandons aujourd'hui comme une faveur. Perfectionnons notre science et nous pourrons alors nous présenter à la *Royal Institution*, et forcer l'attention de ses membres — si nous le jugeons à propos.

J'en ai dit assez pour tracer aux spirites la ligne de conduite qui me semble présenter actuellement un caractère d'urgence. Peut-être même en ai-je trop dit et il se pourrait que mes paroles fussent mal interprétées ; mais j'espère qu'il n'en sera rien. Quoi qu'il en soit, je me suis exprimé en toute franchise, en signalant ce qui me semble être de première importance dans la crise actuelle. Tout ce que j'ai dit, c'est de mon chef et j'entends en assumer l'entière responsabilité. Ma manière de voir peut être erronée, mais, en tous cas, j'ai donné mon opinion sincèrement et dans les meilleures intentions. Je n'ai fait que poser des jalons sur ces questions qui — pour être traitées suivant leur mérite — exigeraient tout un volume. Elles sont, à coup sûr, d'un intérêt capital ; quelque insuffisantes que soient mes indications et, lors même que je les ai présentées d'une manière bien imparfaite, leur solution n'en est pas moins nécessaire. Si nous ne les résolvons pas nous-mêmes cela se fera sans nous et contre nous. En y donnant toute notre attention nous ne pouvons en retirer que d'excellents résultats, tandis qu'il serait fort dangereux de nous en désintéresser. J'espère n'avoir rien avancé qui soit de nature à empêcher les spirites de s'en occuper sérieusement.

Au début de cet article, je disais que l'histoire du spiritisme était entrée dans une période de crise. J'en dirai autant en terminant. Je suis convaincu que nous touchons à une crise pendant laquelle nous serons dans l'obligation de mettre notre maison en ordre et que nous allons nous voir en butte à bien des critiques hostiles, peut-être même à des persécutions. Si cette crise peut être féconde en bons résultats, c'est avec joie que j'en saluerai l'arrivée. Les jours de la persécution ne peuvent pas être agréables : mais ils sont profitables. Ce sont des périodes pendant lesquelles les leçons font plus d'effet et pendant lesquelles on trace le plan des progrès futurs. L'expérience puisée dans le passé nous prouve qu'on ne peut pas espérer voir une vérité importante faire son chemin sans efforts et sans persécutions. Si une vérité sérieuse venait à être facilement acceptée, j'affirmerais sans crainte que cette vérité n'est pas la plus impérieuse qui doive surgir à pareille époque. La vérité est toujours persécutée. Il se trouve toujours un certain nombre de personnes qui ont un intérêt positif à maintenir les vieilles traditions, par la seule raison que leurs convenances y sont en jeu ; d'autres ne veulent pas se donner la peine de regarder en face les difficultés; un grand nombre s'agitent dans leur lit et voudraient sommeiller un instant encore avant de se lever, tandis que beaucoup sont poussés par leurs instincts vers ce qui est vieux et subsiste dès longtemps. Toute vérité nouvelle a dû — par une discipline sévère — se frayer un chemin à travers la persécution et

le blâme, avant d'être acceptée et reconnue. Notre grande vérité de la communion spirite ne saurait faire exception. Pourquoi le ferait-elle? N'est-elle pas le fait le plus grand, le plus noble qu'il soit donné à l'homme de connaître? Et s'il en est ainsi, ne doit-elle pas s'attendre de notre siècle matérialiste à un traitement haineux et hautain? Laissons faire, et prouvons que ces colères et ces mépris sont injustes en nous purifiant, comme doivent le faire ceux qui proclament une grande vérité et en ne fournissant *à l'ennemi du Seigneur aucun motif de blasphème.*

S'il se trouve quelque chose dans ce que je viens de dire, qui puisse encourager les hommes à saisir la torche de la vérité progressive et à en conserver la flamme pure, je n'aurai pas parlé en vain. »

* * *

Ces considérations, écrites par feu Stainton Moses il y a une quinzaine d'années, à l'occasion des poursuites intentées contre Slade, qui était accusé d'imposture par un prestidigitateur du nom de Lankaster et des scandales suscités par la médiumnité intéressée, soit véritable, soit simulée, ont encore aujourd'hui toute leur valeur, malgré les progrès réalisés par la cause spirite depuis cette époque.

On se figure trop aisément qu'il suffit de posséder un médium pour pouvoir entrer facilement en relation avec le monde des Esprits; le regretté Stainton Moses indique clairement les difficultés qui s'y opposent et personne mieux que lui ne pouvait s'en rendre compte; il était, en effet, médium écrivain mécanique, médium typtologue, médium à incarnation et obtenait des communications soit intransé, soit à l'état normal; et malgré tout, il avait repoussé pendant plusieurs années la théorie de l'intervention des Esprits, par la raison que les instructions qu'il recevait étaient en complète opposition avec ses opinions personnelles. Il a fallu toute l'évidence des faits pour qu'il rendît les armes et renonçât, bien qu'à regret, aux croyances qu'il tenait de son éducation première. Si la position était — il y a une quinzaine d'années — telle que la dépeint un homme si bien placé pour la connaître, dans un pays fort en avance sur le nôtre en ce qui concerne cette question, n'y a-t-il pas lieu de croire que ses conseils peuvent encore nous être utiles sous bien des rapports? L. G.

Ne le dites pas à Ducroquet

—

J'ai peur! j'ai peur de Ducroquet! si Ducroquet le savait, surtout s'il savait ce que je vous adresse! Il est terrible, Ducroquet! il me fait dresser les cheveux sur la tête, c'est le poison de mon existence. Il va disant partout que je suis toqué, que je suis frappé d'aliénation mentale, que j'écrivasse dans les journaux, que je débite des choses impossibles. Il faut dire aussi qu'il y a un peu de ma faute, je commets des imprudences, j'ai osé dire à quelqu'un qui ignore l'astronomie que la lune n'avait pas de lumière à elle que celle du soleil et qu'elle remplissait purement et simplement l'office de réflecteur. Dire une chose semblable était assurément une grave, une très grave imprudence, la personne à laquelle j'osais avancer cette énormité et qui n'était rien moins que la discrétion même, s'empressa de me dénoncer bien vite, bien vite à Ducroquet en s'écriant: il est fou! il est fou! il est archi-fou! Ducroquet qui se charge de grossir chaque jour mon dossier qui devient gras, gras, comme un poulet aux épinettes, a pris, aussitôt note de la déposition de mon dénonciateur, qu'il a remercié avec effusion et auquel il a serré la main jusqu'à le faire crier. « Bien! très bien! a-t-il dit en continuant à mettre à la torture la main de sa victime, nous le tenons, nous mettrons ce fou au cabanon avec de bonnes douches par-dessus le marché. » On m'a rapporté ce propos et je tremble! j'ai l'esprit comme frappé, je vois toujours se dresser devant moi les hideux fantômes de l'innombrable légion des Ducroquet. Il sont tous des sceptiques les Ducroquet, et de terribles sceptiques. Aussi, ne dites pas à Ducroquet les faits que je vais vous transmettre et qui sont du reste extraits de la *Gazette de Bruxelles* du 11 octobre 1883:

« Le docteur Liébeault, professeur à la faculté de médecine de Nancy, a livré à la méditation des curieux deux observations fort intéressantes relatives à des cas de seconde vue.

» Le docteur Liébeault fut appelé à donner des soins à une jeune fille venue de la Nouvelle-Orléans, atteinte de toux nerveuse et d'anémie. Avant d'arriver à Nancy, où il la vit, elle avait passé quelque temps en Allemagne, à Coblentz.

» Il lui arrivait de se sentir comme poussée par une volonté supérieure à la sienne et d'écrire, sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, des choses qui paraissaient lui être « dictées ».

» Généralement, on ne faisait pas grande attention, dans sa famille, à ce qu'on ne prenait, de sa part, que pour un caprice maladif.

» Une fois, elle allait se mettre à table pour son déjeûner du matin. Or, à ce moment, elle sentit cette impulsion qui la forçait à écrire. Elle traça, immédiatement au crayon, quelques lignes.

» Peu après, elle se trouva dans un état nerveux violent. En lisant ce qu'elle avait écrit, elle

déclara qu'une de ses amies de Coblentz lui annonçait sa mort.

» Son trouble ne diminuant pas, on appela le docteur Liébeault, qui parvint à lui rendre le calme.

» Mis au fait de ce qui s'était passé, il eut l'idée, bien que fort incrédule, de télégraphier à Coblentz pour demander des nouvelles de l'amie dont la fin avait été si mystérieusement annoncée.

» A sa grande surprise la réponse qui lui arriva fut celle-ci. « Marguerite (c'était le nom de l'amie) est bien morte le 7 février, à sept heures du matin.

» Comment le savez-vous ?

» C'était le 7 février, à sept heures du matin, que la jeune fille avait écrit la nouvelle de la mort. Ceci est fort étrange. Mais de ce phénomène d'avertissement, si malaisément explicable, il y a des preuves matérielles.

» L'autre observation est encore plus singulière. M. Liébeault vit un jour venir à sa consultation un jeune homme en proie à une vive émotion. Il lui raconta qu'une prédiction, dont il s'était d'abord moqué, lui avait naguère été faite par une femme.

» Elle lui avait annoncé qu'il perdrait son père dans un an, qu'il serait soldat, mais peu de temps seulement, qu'il se marierait bientôt, qu'il aurait deux enfants et qu'il mourrait à vingt six ans.

» Or, tout les premières prédictions s'étaient réalisées. Son père était mort, en effet, subitement frappé par un accident, il n'était resté au service que sept mois, il s'était marié et avait deux enfants. Maintenant, il était près d'atteindre ses vingt six ans, et il confessait qu'il était pris d'une grande peur ! Les premiers évènements s'étant accomplis, pourquoi n'en serait-il pas de même du dernier ? Le docteur Liebeault, ne voulut croire qu'à une espèce de monomanie. Le hasard, après tout, pouvait avoir été cause de la réalisation de ces prétendues prédictions. »

» Ce qui était urgent, c'était de lui enlever la conviction qu'il devait bientôt succomber. Le docteur Liebeault l'endormit, et, dans le sommeil magnétique, lui suggéra des idées plus riantes, ancra en lui la consolante persuasion qu'il ne mourrait que... dans quarante ans.

» L'effet de la suggestion fut merveilleux. Le consultant jusque là si anxieux, redevint gai, expansif et plein d'espoir. L'idée fixe qui le hantait s'évanouit. Il oublia même rapidement ses anciennes alarmes.

» Cependant, un jour, une lettre de faire part arriva au docteur Liébeault. S. M. lui annonçait la mort de son client, *à l'âge de vingt-six ans*, qui avait succombé à une péritonite.

» Pour qu'il ne soit pas supposé, écrit le docteur Liébeault, que ce que je raconte peut être une illusion extravagante de mon esprit, je garde toujours cette lettre, de même que le registre d'où j'ai tiré, à la suite, l'observation qui précède. Ce sont là deux témoignages écrits indéniables. »

Je n'ajouterai aucune réflexion à ces deux histoires stupéfiantes, si ce n'est que le docteur Liébeault prenne garde a lui, que lui aussi vive dans la crainte de Ducroquet, si Ducroquet le savait, il solliciterait pour lui un bon petit cabanon et de bonnes petites douches.

HORACE PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement, Officier d'Académie,
à Candé, par les Montils (Loir et Cher).

Le Congrès de religions

Réunir en un solennel congrés les prêtres des divers cultes qui se partagent le monde ; leur demander de grouper en un seul code les préceptes de morale éternelle, supérieurs à toutes les religions positives ; inviter toutes les croyances à faire trêve à leurs discussions pour proclamer et reconnaître la *religion du bien*.

Cette œuvre est-elle possible? Cette œuvre est faite !

Inutile de dire, n'est-ce pas ? que ce n'est pas à l'Europe que nous la devons. Ici, l'intolérance catholique a donné naissance à l'intolérance luthérienne : le protestant maudit le papiste, qui se venge en l'excommuniant. Nos prêtres n'ont pu s'élever à une notion plus haute du Dieu auquel ils sont censés croire. C'est toujours le Dieu jaloux.

C'est l'Amérique qui devait nous donner le spectacle d'un congrès de religions. En ce moment, à Chicago, sont réunis les pontifes de seize religions différentes ; le congrès se tient au palais de l'Institut des Arts, trop petit pour contenir la foule des assistants,

M. Bonet-Maury, professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris, envoie au *Journal des Débats* la description de ce concile sans précédent et sans rival :

« On peut voir, dit-il, sur l'estrade, la robe » rouge du cardinal Gibbons à côté du costume » noir, orné d'images saintes suspendues à des » chaînes d'or, de l'archevêque grec de Zante ; » la longue redingote noire, avec col violet, » des évêques anglicans, auprès de la tunique » jaune des bonzes bouddhistes du Japon ; des » juifs siègent auprès des brahmines. Au point » de vue extérieur, aucun lien de sang, ni de

» langue, ni de religion ne rattache entre eux » ces représentants. Et pourtant, comme aspi- » ration, une grande espérance les anime et » les rapproche : l'aspiration qui pousse tout » homme digne de ce nom à lever les yeux » vers le ciel et à y chercher le secours d'une » puissance invisible ; le sentiment de solidarité » de tous les mortels et l'espoir de réaliser cette » vieille maxime professée par tant de clergés, » mais si rarement mise en pratique : que tous » les hommes sont frères. »

Un souffle de large tolérance et de réelle charité passe par les résolutions de ce congrès : un ministre presbytérien, M. Barrows, dit que « Dieu a plus souci de la paix et de l'amour » de tous ses enfants que du triomphe de tel » ou tel credo ecclésiastique ».

L'archevêque catholique de Chicago, M. Teeham, et le cardinal Gibbons disent que la « tolérance est la vertu qui rapproche le plus » l'homme de son Créateur »

L'évêque grec de Zante, M. Lataz, dit que « les diverses Eglises sont filles du même Dieu ».

On entend encore un prêtre hindou, le brahme Mozoombar, de Calcutta ; un Chinois, M. Hong-Pung-Quang ; un Japonais, M. Schi-Bata, et même une prêtresse parsie, M[lle] Jeanne Sérabi.

Tous prononcent des allocutions empreintes des mêmes idées généreuses.

Un prêtre catholique résume les délibérations : c'est l'archevêque catholique de la Nouvelle-Zélande, M[gr] Redwood, qui fait, aux applaudissements de toute l'assemblée, la déclaration suivante :

« Personne ne doit être maltraité à cause de sa » religion. L'amour doit guider tous les hommes » vers la lumière. La liberté religieuse nous est » aussi chère que toutes les autres libertés. »

Nous ne pouvons citer par le détail les résolutions prises sur diverses questions philosophiques et théologiques.

L'intérêt, pour la masse du public, n'est pas là : il est dans cet effort vers la fraternisation entre toutes les croyances.

La libre pensée n'en est pas exclue ; au contraire, l'idée mère du congrès, c'est la libre pensée elle-même, qui n'est point un culte opposé à d'autres cultes, mais le développement de toutes les croyances sous la protection de la liberté.

Et dire que ce congrès de Chicago a passé inaperçu ! Notre presse catholique n'a pas même daigné faire la dépense de quelques bons mots de sacristie à l'adresse de ces Hindous, de ces Chinois, de ces Japonais qui se permettent d'avoir des sentiments plus chrétiens que ceux de nos seigneurs les évêques.

(*La Chronique* de Bruxelles, du 9 octobre 1893.)

Citations et pensées

On a comparé la vie humaine à l'eau fugitive qui disparaît dans de grandes nappes ; au passereau qui vient et qui nous quitte ; à la fleur que le matin voit éclore et le soir voit mourir ; à la flèche lancée qui se perd !...

Ainsi dans ce monde, l'homme passe en fugitif ; mais il y est venu avec l'intuition de l'éternité. Par le terme « toujours, » il l'a imagé dans son langage, quoiqu'il s'aperçoive sans cesse qu'autour de lui tout *semble* finir.

Mais la flèche lancée n'est pas perdue, la fleur flétrie a laissé sa semence, le passereau n'a fait que changer de pays et le grand fleuve a quitté son lit trop étroit pour courir à l'immensité.

Tel aussi doit être notre avenir.

M[me] Cornélie.

Soliloques

— 27 —

Que de prudence il nous faut, quand nous voulons porter un jugement sur un de nos semblables ! et à combien d'erreurs nous sommes exposés !

L'humanité est un grand bal masqué, où le masque lui-même ne sait pas bien qui il est. Le corps est un domino qui nous cache aux autres et à nous-mêmes ; ou mieux une prison aux murs de laquelle sont pratiquées des lucarnes garnies de verres plus ou moins clairs et correspondant à chacune de nos facultés. Plus les lucarnes sont nombreuses, et plus nous pouvons embrasser les divers aspects que la nature nous présente ; plus les verres sont clairs, et plus nous pouvons acquérir une connaissance exacte de cette nature et en avoir le sentiment vif et vrai.

Si donc un esprit supérieur est enfermé dans un corps dont les organes ne permettent pas à ses facultés de se manifester au dehors, il passera dans la foule sans être remarqué et pourra même s'attirer les dédains des esprits légers plus favorisés que lui sous le rapport physique et dont l'apparence sera plus brillante.

« Il n'est point douteux, dit Jules Simon, — dans la Religion Naturelle — qu'il y ait des esprits d'élite dont la valeur demeurera toujours inconnue, parce que la faculté d'expression leur manque. On voit de ces âmes pleines d'idées, que le vulgaire dédaigne, et qui passent pour inférieures et dénuées de sens, quoique les esprits

pénétrants saisissent quelquefois dans leur langage des traits d'une force incomparable. On se demande, en pensant à elles, si on n'est pas en présence d'un génie enchanté sous une forme qui l'empêche de se manifester dans sa puissance et sa splendeur. »

Si, d'autre part, un esprit ordinaire se trouve enfermé dans un corps dont les organes permettent à ses facultés de prendre un libre et plein essor, il pourra momentanément jouer un grand rôle sur la scène du monde. Il obtiendra les applaudissements et l'admiration des foules irréfléchies, surtout sa propre admiration, d'autant plus grande qu'il sera, moins grand. Et, dans sa folle présomption, il traitera avec mépris des hommes qui, en réalité, lui seront supérieurs. Mais si les gens sérieux analysent avec soin son œuvre, ils s'aperçoivent bientôt que toutes ces choses tant vantées ne sont que vessies pleines de vent et que sous la pompe de la forme se cache la pauvreté du fond. Que de livres, par exemple, où abondent les images brillantes, les périodes sonores et où l'on ne trouve pas une seule idée juste ! Que d'hommes qui dans les diverses branches de l'activité humaine se placent au premier rang et qui dans la conduite de la vie ne montrent pas la moindre logique, le moindre bon sens, la moindre mesure ! Et cependant c'est là qu'est la vraie supériorité.

Le savant, par exemple, qui est en même temps un esprit supérieur, possède ces qualités. Il est de plus simple, modeste ; ne croit pas que la nature lui ait révélé tous ses secrets ou qu'elle ne consente à les révéler qu'à lui seul. Comme l'illustre François Arago, il est d'avis que celui qui en dehors des mathématiques pures prononce le mot impossible manque de prudence. Aussi si un fait nouveau lui est signalé, serait-ce par un simple berger, il l'examine, alors même que les conséquences qui en découlent devraient donner un démenti aux doctrines qu'il professe. Et s'il le trouve vrai, il le proclame sans hésiter et sans craindre les sarcasmes de la tourbe des savants, ses confrères.

C'est ce qui est arrivé pour le spiritisme. La masse des savants l'a raillé ; une élite seule l'a étudié et a eu le courage d'en proclamer la vérité. Ces derniers, rien que ces derniers, soyons en sûrs, sont des esprits supérieurs.

V. Tournier.

Le Chrétien mourant

Qu'entends-je? autour de moi l'airain sacré résonne !
Quelle foule pieuse en pleurant m'environne ?
Pour qui ce chant funèbre et ce pâle flambeau ?
O mort ! est-ce ta voix qui frappe mon oreille
Pour la dernière fois ? Eh quoi ! je me réveille
Sur le bord du tombeau !

O toi, d'un feu divin précieuse étincelle,
De ce corps périssable habitante immortelle,
Dissipe ces terreurs : la mort vient t'affranchir !
Prends ton vol, ô mon âme ! et dépouille tes chaînes :
Déposer le fardeau des misères humaines,
Est-ce donc là mourir ?

Oui le temps a cessé de mesurer mes heures.
Messagers rayonnants des célestes demeures,
Dans quels palais nouveaux allez-vous me ravir ?
Déjà, déjà je nage en des flots de lumière ;
L'espace devant moi s'agrandit, et la terre
Sous mes pieds semble fuir !

Mais qu'entends-je ? Au moment où mon âme s'éveille,
Des soupirs, des sanglots ont frappé mon oreille !
Compagnons de l'exil, quoi ! vous pleurez ma mort ?
Vous pleurez ! et déjà dans la coupe sacrée
J'ai bu l'oubli des maux, et mon âme enivrée
Entre au céleste port !

Lamartine.

Nouvelles

Le Congrès des sciences psychiques qui s'est tenu à l'exposition de Chicago est avec le Congrès des religions un de ceux qui ont le mieux réussi. Assistance nombreuse et choisie, tellement nombreuse que la salle qui fut assignée d'abord pour les sessions dans le Palais des Arts étant trouvée insuffisante il fallut déménager dans Washington Hall, la plus grande salle du bâtiment.

Le *Religio-Philosophical Journal* de Chicago a commencé, à partir de son numéro du 2 septembre, la publication des nombreux discours prononcés et des articles envoyés. Le Congrès a tenu dix séances sous la présidence du docteur Elliot Coues. A part un incident ou deux tout s'est passé on ne peut mieux. Nous aurons l'occasion d'y revenir prochainement.

* * *

L'hypnotisme en matière d'instruction criminelle. — On lit dans l'*Algemeen Handelsblad* d'Amsterdam, à propos de l'assassin présumé De Jong qu'on suppose avoir fait disparaître sa jeune femme, Miss Juett :

« Depuis quelque temps déjà, on a émis plusieurs fois l'idée de recourir à l'hypnotisme pour arracher à De Jong le secret qu'il refuse obstinément de révéler. Il nous revient que la justice s'est décidée à recourir à ce moyen. Après en avoir conféré hier avec plusieurs médecins, les magistrats ont décidé de faire une première expérience au moyen de l'hypnose. La loi n'interdit pas de mettre les accuses en état d'hypnotisme ;

toutefois on ne pourrait condamner un prévenu sur des paroles ou des preuves qui lui auraient été arrachées pendant son sommeil hypnotique. Aussi ne s'agit-il que d'obtenir de De Jong quelques indications sur les femmes disparues.

» Ce sont les docteurs H. De Jong, médecin de l'hospice d'aliénés à La Haye, et A. W. van Renterghem, médecin à Amsterdam, qui entreprendront de plonger l'accusé dans le sommeil hypnotique. Ils se présenteront à lui dans sa prison, sous prétexte de lui faire subir un examen médical pour constater l'état de ses facultés mentales. »

* * *

Une idée du prince de Bismarck. — Le prince de Bismarck a été gravement malade, comme on sait, à Kissingen, on a cru même qu'il ne reviendrait plus jamais à son home de Friedrichsruhe. Malgré tout, le prince comptait bien en réchapper. L'*Etoile belge* du 3 octobre rapporte à ce sujet ce qui suit :

« Le prince de Bismarck a sa part de superstition comme bien d'autres. Le 23 novembre 1870, raconte M. Maurice Busch, le jour de la signature du traité avec la Bavière, le prince de Bismarck en vint à parler de sa mort et disait exactement l'âge qu'il était dans sa destinée d'atteindre : « Je le sais, dit-il en terminant et en répondant à quelques objections, c'est un nombre mystique. »

» Par discrétion, M. Busch n'a pas fait connaître le nombre indiqué par M. de Bismarck. »

* * *

Une curieuse expérience de seconde vue faite par un médecin danois, le docteur Bachmann. Elle eut lieu en 1888. Le docteur Bachmann la certifie absolument authentique et en accompagne le récit de nombreux témoignages.

Au mois d'octobre 1888, les environs de Kalmar, en Suède, furent mis en émoi par un crime. Un fermier nommé Gustafsson, avait été tué d'un coup de feu, tandis qu'il conduisait sa voiture, que des pierres placées sur la route l'avaient forcé d'arrêter. Le meurtre avait été commis dans la soirée.

On rechercha le criminel, mais sans le trouver. Ce n'est que le 1er novembre que le docteur Bachmann apprit qu'une femme de Kalmar, nommé Agda Olsen, se faisait fort de le désigner si on voulait l'endormir et la faire parler. Cette Agda Olsen avait déjà à son actif beaucoup de succès, objets retrouvés, maladies devinées, enfin tout ce qui rentre dans la profession des somnambules foraines. Mais ce qui frappa le docteur Bachmann, c'est qu'elle ne retirait aucun profit de ces consultations : on pouvait donc, au moins, la croire de bonne foi.

Le docteur l'endormit, et, devant une dizaine de personnes, Agda Olsen retraça la scène du crime, avec une émotion qui la faisait trembler, avec des gestes violents.

Voici comment furent transcrites les paroles de la « clairvoyante » :

— « C'est entre deux villages... Je vois une route, dans un bois... Le voilà qui approche, il conduit sa voiture... Le cheval a peur des pierres... Pour Dieu ! arrêtez le cheval ! arrêtez-le !... Oh ! il le tue !... Il était agenouillé pour le voler... Du sang ! du sang !... Le voilà qui s'enfuit, qui évite les sentiers, qui se cache... Il a un bonnet de fourrure et des vêtements gris clair ; il a des cheveux longs, des yeux gris-bleu, l'air faux, une grande barbe brune... Il doit avoir pour métier de travailler la terre. Je vois qu'il a une cicatrice à la main droite, entre le pouce et l'index. Sa maison est située un peu en arrière de la route ; elle est en bois peint en vert ; au rez-de-chaussée, il y a une chambre : la sienne... Il en sort, le matin... Il a son fusil... Il a erré tout le jour, et, le soir, il est venu guetter sa victime... »

Ou réveilla alors Agda Olsen.

Ses déclarations furent transmises à la police. Immédiatement, l'homme désigné fut arrêté. Il s'appelait Niklas Jonasson. On lui demanda s'il connaissait Adga Olsen : il répondit qu'il ne l'avait jamais vue. Or, tous les détails, ou — pour être plus exact — presque tous les détails donnés par Agda Olsen furent reconnus exacts.

Niklas Jonasson avait des motifs de haine contre Gustafsson ; il avait été frustré par lui dans l'achat d'une ferme, ei c'est, supposa-t-on, pour lui reprendre son argent qu'il l'avait tué. Physiquement, il répondait exactement au signalement qu'en avait donné Agda Olsen ; on constata qu'il avait une cicatrice à la main droite, entre le pouce et l'index. Et c'est dans la maison désignée par la « clairvoyante » qu'il avait été arrêté.

* * *

L'Ecole pratique de Magnétisme. — Le lundi 2 octobre, dans son vaste local de la rue St-Merri, l'*Ecole pratique de Magnétisme* a brillamment inauguré la première série de ses cours.

M. Fabius de Champville, président de la *Société Magnétique de France*, a prononcé un discours très applaudi sur les origines de l'Ecole et les avantages de la médecine naturelle.

M. Durville, un praticien connu et apprécié, en parlant de la transformation des forces a rattaché la théorie du magnétisme aux notions de la physique contemporaine.

Comme l'électricité, la lumière, la chaleur, dit-il, le magnétisme du corps humain est un mode vibratoire de l'éther, une manifestation de l'énergie.

Puis, le docteur Encausse, plus connu sous le pseudonyme de Papus, a fait avec beaucoup de verve et de bon sens la première leçon de son cours de physiologie d'après une méthode synthétique qui n'est pas sans valeur.

Dans l'assistance, des professeurs, des médecins, et, ce qui paraît assurer le succès de l'école, une soixantaine d'élèves prenant des notes.

Liége — Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 26